

Carole LOIACONO

LA DERNIÈRE PAGE

Roman



Carole Loiacono

La Dernière Page

© Carole Loiacono, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0362-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille,

PROLOGUE

Il y a des histoires qui ne commencent pas vraiment, et d'autres qui ne se terminent jamais. Celle-ci fait partie des deux.

J'ai longtemps cru qu'écrire suffisait à retenir ce qui s'efface. Les visages, les voix, les gestes suspendus dans la lumière d'avant. Mais les mots, eux aussi, finissent par trahir. Ils s'usent, s'effritent et se détachent de nous comme l'empreinte d'un souvenir trop longtemps gardé.

C'est ainsi qu'il est né.

Au début, il n'était qu'une silhouette. Une esquisse tracée dans la marge de mes insomnies. Je voulais lui prêter ma mémoire, lui confier ce que je n'avais plus la force d'affronter seule. Il devait être un refuge, un mensonge apaisant.

Mais très vite, quelque chose s'est inversé. Les phrases ne m'appartenaient plus. Elles semblaient venir d'ailleurs, dictées par une présence invisible qui savait avant moi ce que j'allais écrire.

Mon personnage s'est mis à vivre et moi, j'ai commencé à disparaître.

Je ne sais plus quand j'ai compris que ce n'était plus une simple histoire. Peut-être le jour où le manuscrit s'est ouvert tout seul. Peut-être quand j'ai entendu ma propre voix résonner à travers lui.

Depuis, chaque mot écrit me rapproche un peu plus de ce que j'ai perdu ou de ce que j'ai voulu retrouver. Peut-être que les personnages ne disparaissent pas quand on referme le livre. Peut-être qu'ils continuent, quelque part, à chercher ce que leurs auteurs n'ont pas su trouver.

S'il me lit, quelque part, qu'il sache ceci : Je ne l'ai pas inventé pour qu'il m'aime.

Je l'ai écrit pour qu'il me délivre.

1

Le Manuscrit

La pièce était silencieuse, si silencieuse que j'entendais le bourdonnement de mon ordinateur. Dehors, la nuit avait englouti la ville, laissant à peine filtrer la lumière des réverbères dans mon appartement. Un halo jaune projetait des ombres sur les murs. Des ombres patientes, qui semblaient m'observer depuis des heures.

La fatigue me faisait cligner des yeux à plusieurs reprises et sur mon écran, cette maudite page blanche restait là devant moi, comme un mur infranchissable. Le curseur clignotait et me narguait, tenace et constant, semblable au tic-tac du mécanisme interne d'une horloge me rappelant à chaque seconde, mon incapacité à aller plus loin.

Je voyais mon reflet sur l'écran blanc de mon ordinateur. La lueur froide qu'il renvoyait sur mon visage me donnait un teint blafard de mort-vivant. Mes yeux cernés et mes cheveux défaits ne faisaient que renforcer cette allure de zombie. C'était déconcertant. J'avais l'air d'une étrangère assise dans mon propre salon. Parfois, je me demandais si ce livre n'allait pas finir par m'avaler toute entière. Toute mon énergie y passait.

J'attrapais mes cheveux et les épinglais en chignon à la hâte, à l'aide d'une baguette chinoise en bois, vestige de mon dernier repas. Ma nuque était douloureuse. Sur mon bureau, trois tasses de thé refroidi, témoins de mes nuits blanches formaient un piètre cortège. Je les regardais dépitée, puis les alignais une à une, comme pour mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je pensais qu'en me concentrant sur elles, je pouvais peut-être palier à ma panne d'inspiration. Mais non, rien ! Aucune phrase ne se déliait. Mon esprit était ramolli et même ma fatigue m'avait enchaînée plus sûrement que mes propres peurs.

Je tentais de relire ce que j'avais écrit plus tôt. Les mots me semblaient étrangers, comme s'ils avaient été écrits par une autre main que la mienne. Ils semblaient me juger en silence, moqueurs, comme si ils savaient que je n'arriverais pas à les utiliser convenablement. Chacun d'entre eux portait trop de charge émotionnelle et devenait une blessure que je ne pouvais pas effacer.

Ecrire me faisait mal mais ne pas écrire m'était encore plus douloureux. Je me devais essayer encore, car j'avais besoin d'avancer. Je n'en étais pourtant pas à mon premier roman, mais chaque jour et chaque soir depuis des semaines, je restais là, les doigts sur le clavier, le cœur gros et la tête pleine de phrases qui se volatilisaient avant même d'être tapées. L'histoire refusait de se laisser apprivoiser.

Un frisson me parcourut le dos. Par réflexe, je jetais un coup d'œil derrière moi. Mon appartement était plongé dans une pénombre bleutée, donnant aux meubles des allures de spectres. J'eus l'impression qu'une présence m'observait, tapie juste là, derrière moi.

— Tu es juste épuisée, me disais-je à voix basse.

Ma voix me parut bizarre, comme si une autre voix s'était superposée à la mienne.

Les mains tremblantes sur le clavier, je tapais quelques mots et les effaçais aussitôt. Puis je les retapais différemment et les effaçais à nouveau. Rien ne sonnait juste. Tout me semblait fade et ne pas tenir la route. Pourtant, il me fallait continuer. Il le fallait ! Je devais écrire. Parce qu'au fond de moi, je savais que si je laissais le silence gagner, c'était bien plus que l'écriture qui s'éteindrait en moi.

Je me levais et fis quelques pas pour me dégourdir les jambes. Je regardais par la fenêtre, aucune étoile ne brillait. Le ciel était vide et noir, à l'image de ce que j'avais dans la tête. Puis je revins m'asseoir, le curseur clignotait toujours avec obstination, me rappelant encore que je n'avais rien produit. Je soupirais et songeais à tout ce que je laissais en suspens dans ma vie, pour écrire ce roman. Je m'isolais de plus en plus, refusant toute invitation, esquivant les appels des uns, expédiant les conversations des autres. Si bien que mes amis ont fini par ne plus m'appeler ou seulement pour savoir si j'étais encore en vie.

Mon appartement n'avait plus, non plus, la convivialité et la chaleur d'un lieu habité. Je ne l'entretenais plus. Je gardais les volets clos la journée et ne les ouvrais qu'à la nuit tombée. La poussière et la crasse gagnait du terrain et je ne rangeais plus rien. Mes affaires s'entassaient ici et là. Je ne m'habillais plus. Je

ne cuisinais plus. Je ne sortais plus ou juste pour descendre les poubelles et je me faisais livrer mes repas. J'avais fait de mon nid douillet et plein de vie, un bureau sordide, une cellule où je luttais pour ne pas mettre fin à ma triste existence.

J'avais pourtant commencé à écrire ce roman avec enthousiasme. J'avais inventé un personnage. Un personnage que j'avais en tête depuis des jours. Un homme seul, jeune et solitaire. Un libraire. Je n'avais encore aucune idée sur ce qu'allait être son histoire ni ce qui allait lui arriver. Mais je sentais qu'il était là, dans un coin de ma tête, impatient, comme s'il n'attendait qu'une chose : que je le laisse exister.

J'avais tellement fixé mon écran, que mes yeux me brûlaient. Les lettres valsaient devant moi, mais la page restait désespérément vide. J'avais des aigreurs d'estomac d'avoir trop bu de café et je n'avais rien avalé de la journée, si ce n'est un bol de céréales chocolatées pour tromper ma faim. J'avais beau essayer, rien n'y faisait. Les mots se brisaient avant d'arriver.

J'étais épuisée. Je passais mes mains sur mon visage. Il était tard, très tard. Seuls le ronronnement de mon ordinateur portable et la pluie qui tambourinait contre la vitre me faisaient la conversation. Je savais que je devais aller dormir, mais je m'accrochais à l'idée de vouloir écrire. Je devais écrire !

Alors je me forçais. Je laissais mes mains courir sur le clavier, sans réfléchir et sans me brider. Les phrases apparaissaient toutes seules, comme dictées par une voix autre que la mienne. Ma respiration se calait sur le rythme des mots. Je me sentais vaciller, comme si je sombrais dans une demi-lueur où les frontières s'effacent.

Et soudain, elle apparut...

La première phrase.

Ce fut d'abord un frisson, puis une voix, et Adrien sut qu'il était déjà trop tard...

Je relus ces mots. Ils vibraient sur l'écran comme s'ils ne m'appartenaient pas. Je me sentais oppressée. Quelque chose dans mon ventre se noua. Je voulus continuer mais mes paupières se firent lourdes. La fatigue m'assenait, insidieuse, et avant même que je puisse écrire la phrase suivante, ma tête bascula en avant. Sur l'écran, le curseur clignotait encore, tel un gardien de cette phrase suspendue.

Puis ce fut le noir total.

*

Il referma le livre d'un geste brusque, comme si le cuir rugueux lui avait brûlé la paume des mains. La phrase résonnait encore dans sa tête, mais pas seulement... Elle vibrait dans toute la pièce, comme un écho qui refuse de se taire. Adrien resta immobile, cristallisé dans le silence de son petit appartement parisien, incapable de discerner ce qui relevait du texte ou de son imagination.

Tout avait commencé quelques heures plus tôt, dans la librairie où il travaillait. La boutique était située au fond d'une cours pavée dans le quartier du Marais, dans le quatrième arrondissement de Paris. Elle ne se remarquait pas au premier regard. L'enseigne « l'Antre des mots » était discrète, peinte à la main en lettres dorées légèrement écaillées par le temps. La vitrine, encadrée de bois sombre, laissait entrevoir des piles de livres qui semblaient s'entasser sans logique, mais qui malgré tout, attiraient le regard.

À l'intérieur, l'air était chargé d'une odeur reconnaissable entre mille : un mélange de papier ancien, de poussière et de bois ciré. La lumière y était tamisée, diffusée par des lampes à abat-jour en tissu qui projetaient des halos jaunâtres, donnant l'impression d'entrer dans une autre dimension, une parenthèse hors du monde moderne. Seuls, le tintement de la clochette dès qu'un client franchissait la porte, le craquement du parquet ou le froissement des pages feuilletées troublaient le silence épais qui y régnait. Ce n'était pas une librairie affiliée ou franchisée, ni un commerce de grande chaîne. Elle n'avait rien d'impersonnel. Ici, les rayonnages étaient atypiques. Chaque œuvre avait une place bien choisie et semblait avoir une histoire.

De l'extérieur, la boutique semblait être petite mais l'espace à l'intérieur était plus vaste qu'il n'y paraissait, comme si les murs s'étaient discrètement étirés. Les rayonnages de bois très hauts bordaient les murs dont certains atteignaient presque le plafond. Une échelle coulissante glissait le long des étagères donnant à cet endroit, un aspect à la fois pratique et théâtral. Les allées étaient étroites et labyrinthiques. On pouvait s'y perdre facilement, surtout que l'ordre des livres semblait obéir à une logique que seul Adrien connaissait. Au fond, un comptoir en chêne massif, sur une partie duquel dormait une vieille caisse enregistreuse, prisee par les collectionneurs qu'Adrien s'était toujours refusé de vendre, parce qu'elle donnait un cachet authentique à ce lieu, qu'il considérait comme unique. Il y avait aussi un ancien carnet de commandes ; un reste d'antan dont il ne se

servait pas, mais qui ajoutait une petite touche finale à ce côté rétro, qu'il s'efforçait de préserver et une lampe de banquier avec un abat-jour vert en verre style vintage qui diffusait une lumière douce et réconfortante. Caché derrière le comptoir, pour ne pas altérer l'harmonie du décor, un ordinateur portable veillait sur une étagère pour traiter les encaissements, la gestion des stocks et les commandes. Les clients étaient peu nombreux, souvent des habitués ; des gens du quartier et des étudiants. La librairie attirait aussi beaucoup les gens de passage. Des personnes qu'Adrien ne revoyait jamais. Il avait même fini par les appeler « les fantômes de papier ». Elles entrent, feuilletent un livre, puis disparaissent sans dire un mot. Parfois il avait juste l'impression de les avoir rêvées. Mais cela suffisait à payer son loyer et à entretenir son isolement.

La boutique avait une particularité troublante. Derrière un lourd rideau de velours noir défraîchi, se trouvait la réserve, où Adrien stockait les livres d'occasions invendus. Il y avait trouvé, quelques années auparavant, des volumes sans couverture annotés à la main, qui semblaient raconter des récits inachevés. Il n'a jamais cherché à savoir d'où ils provenaient, ni qui les avaient laissés là. Il les laissait simplement dormir ici. Après tout, ils étaient là bien avant lui. Il fallait descendre quelques marches pour accéder à la réserve. Le sol y était terreux et une odeur de renfermé prenait aux narines. Elle ressemblait à une cave voutées aux pierres apparentes et poussiéreuses, certains joints étaient friables par endroit et certaines parois étaient humides. Il y faisait frais l'été et froid l'hiver. De grandes toiles horizontales et de longs fils à la verticale en fibres de soies ornaient les angles sombres de la voute où les tisseuses en embuscades attendaient leurs proies.

C'était une journée grise de novembre, l'une de ces journées où le ciel pèse lourd sur les toits et où les passants s'emmitouflent dans des manteaux et des écharpes. Dans la boutique, assise par terre au milieu des rayons, une étudiante travaillait ses cours de philo et un couple de collectionneurs fouillait les étagères à la recherche d'éditions rares. Adrien avait l'habitude de croiser ces fidèles clients « lève-tôt » dans ses rayonnages. Il les connaissait bien.

Alors qu'il sortait les bestsellers et les nouvelles parutions des cartons pour les disposer sur les étagères, la clochette de la porte d'entrée tinta. Adrien n'y prêta pas attention. Les entrées et les sorties faisaient partie de la vie de la librairie. Concentré et le dos courbé, il continua à sortir les volumes. Puis en se redressant, il aperçut une vieille femme vêtue d'un manteau sombre et d'un foulard bleu nuit noué autour du cou, qui rehaussait son teint pâle. Quelques